

SÉANCE D'OUVERTURE

Extrait de l'Allocution d'ouverture

Professeur F. MARCOUX

Président de l'Université Louis-Pasteur de Strasbourg

Les orateurs, qui ce matin vont se succéder, développeront à loisir les éléments de la carrière prestigieuse, mais discrète, d'Alphonse Laveran. Permettez-moi d'avancer ces quelques propos liminaires concernant la formation de Laveran à Strasbourg à travers le statut de l'École de Santé militaire dont il fut élève, l'organisation de la Faculté de Médecine — dont il fut étudiant, puis docteur, jumelée déjà avec les Hospices Civils de Strasbourg — dont il fut interne — ; et de m'interroger avec vous sur le contexte de sa recherche scientifique, aboutissant à la découverte qui a fait d'Alphonse Laveran, médecin militaire, un biologiste au plein sens du terme.

Lorsque après Sully, auquel on prête l'invention des ambulances au cours des guerres de religion, les successeurs de Louis XIV, de Colbert et de Louvois eurent à fonder un service de Santé militaire, celui-ci entraîna la fondation, en complément des fortifications de Vauban, d'hôpitaux militaires à Metz, Lille et Strasbourg, déjà place stratégique des frontières de l'Est. En 1775 ces hôpitaux, dits « hôpitaux amphithéâtres » devinrent « hôpitaux d'instruction », les armées de cette époque ne comportant — même sous Napoléon — que peu de médecins-militaires d'« active ». C'est en 1856 — Alphonse Laveran est âgé de onze ans et son destin se prépare — qu'est instituée l'« École impériale du Service de Santé » à Strasbourg.

Cette école militaire comptait, en 1869, 346 élèves dont 44 pharmaciens ; elle fut, après le désastre de 1870, réorganisée à Lyon en 1889, alors que l'année suivante une école d'instruction analogue, mais destinée à la Marine et aux Troupes d'Outre-Mer était créée à Bordeaux, toutes deux ancêtres de nos Écoles d'aujourd'hui.

L'internat des hôpitaux fut créé à Strasbourg dès 1798, quatre ans avant la fondation par la Convention

des trois écoles de Santé de Paris, Montpellier et Strasbourg le 14 frimaire an III. La Faculté comportait à l'époque 9 professeurs (16 en 1870) ; l'Hôpital disposait de 7 internes. Dès 1858, trois postes supplémentaires furent mis au concours pour les élèves de l'École militaire.

Alphonse Laveran est reçu, en 1864, Interne des Hôpitaux, en compagnie de Charles-Frédéric Gross, docteur en chirurgie, qui devint ultérieurement doyen de la faculté de Médecine de Nancy, et de Jean-Alexandre Lacassagne, dont la carrière se terminera comme professeur de Médecine légale à Lyon, et auquel on doit la création des Archives d'Anthropologie criminelle.

Laveran côtoya également certains de ses condisciples promis chacun à un avenir qui devait illustrer la Médecine française en particulier Léon-François Lereboullet, strasbourgeois de naissance, appelé à la Chaire de Médecine du Val-de-Grâce, qui dirigea le « Dictionnaire Encyclopédique des Sciences Médicales », Charles Bouchard, titulaire de la Chaire de Pathologie médicale de Bordeaux et membre de l'Institut ; enfin Henri Beaunis, anatomiste et physiologiste de renom, professeur de physiologie à Nancy, créateur à la Sorbonne du premier laboratoire de psychologie physiologique.

Tous ont été conduits à travers la carrière des armes au service exclusif de l'homme, témoignage, s'il en fallut, de l'influence de cette Faculté de Médecine de Strasbourg au Second Empire, dont il faut souligner en passant la valeur des enseignants. Parmi eux Morel, le premier en France à écrire un ouvrage d'histologie, ouvrage illustré par Villermin, pionnier de la recherche et de la lutte antituberculeuse, lui aussi professeur au Val-de-Grâce, et, bien sûr, le pathologiste Sédillot, directeur de l'École de Santé,

novateur en chirurgie et en anesthésie, ce que l'on sait, et créateur en 1876 avec notre confrère Littré du mot « microbe » en hommage à Pasteur, ce que — en général — l'on ne sait pas.

Après avoir bénéficié de leur enseignement, le jeune Laveran obtint, en soutenant une thèse consacrée à la régénération nerveuse, un diplôme de Docteur d'État en Médecine le 22 janvier 1868.

Permettez-moi à présent de rappeler en quelques mots l'œuvre capitale de Laveran : sa découverte de l'hématozoaire du Paludisme le 6 novembre 1880 à l'Hôpital militaire de Constantine et de la situer.

— Pourquoi, comme nous dirions aujourd'hui « le phénomène et sa découverte » ?

— Pourquoi cette consécration tardive ?

— Enfin quelle bienfaisance à travers l'ensemble des activités et de l'œuvre de Laveran ?

Pourquoi Laveran fut-il, somme toute, un homme exceptionnel ? Il me semble que cette question peut être partiellement résolue par — et c'est actuellement rituel — un hommage à la génétique. Son hérédité est en effet lourdement chargée, car Laveran est né à Paris en 1845, sous la double conjonction de la Médecine — pratique honorée par tous — et de l'Artillerie, arme savante par excellence. De son père, Théodore Laveran, lui-même déjà fils de médecin, qui fut professeur de la « Chaire des maladies et épidémies des Armées » au Val-de-Grâce — charge qu'occupa son fils ultérieurement — il hérita vraisemblablement le goût de l'écriture. Sa mère, née au pays messin, fille d'un officier de ce fameux « Corps royal de l'Artillerie » (de l'appartenance auquel Napoléon avait tiré quelque fierté) était la sœur des généraux Lallemand, l'aîné fut fait baron d'Empire, le cadet est passé à la postérité comme auteur d'un célèbre « Traité de l'Artillerie ».

Toute la jeunesse de Laveran s'est épanouie dans ce milieu familial quelque peu héroïque, et a été façonnée par l'austérité des garnisons de l'Est, et la tradition proverbiale de simplicité rigoriste de l'armée du Rhin. Ensuite, il faut reconnaître que Laveran a su intégrer à la médecine les méthodes scientifiques de son temps, complétant l'observation anatomo-clinique par la recherche microscopique (apprise auprès de Ranvier, dont il fut également l'élève) — ayant le goût non seulement de l'écriture, mais également de l'image — élément capital — et interpréter les faits biologiques dans le cadre du raisonnement clinique. Ce biologiste au plein sens du terme, je le répète, a su réaliser la synthèse anatomo-clinique à partir du

savoir observer, en se dégageant de l'influence doctrinale, souvent inféconde, des idées préconçues.

Il n'est pas interdit de penser que Merckel (1827) et le grand Wirchow (1849) lui-même, fondateur de la « théorie cellulaire », qui avaient observé des formations intracellulaires des globules rouges en leur temps, n'ont prêté qu'une faible attention à ce phénomène.

Le globule rouge considéré comme simple vecteur éphémère non susceptible de division, étant vraisemblablement peu jugé digne d'intérêt, erreur ou négligence qui n'ont pas échappées à l'intelligence de Laveran : d'où sa découverte.

Pourquoi alors cette consécration tardive, ce prix Nobel quelques quinze ans après sa découverte ?

Parce que l'Académie royale de Suède couronne — on ne le sait pas assez dans le public — le plus souvent non pas la découverte de l'année, mais l'innovation dont l'application révèle qu'elle a ouvert de vastes horizons féconds dans le domaine de la Connaissance.

Enfin, après cette glorification scientifique, mais chez Laveran accueillie avec sa discrétion habituelle, il ne faut pas oublier que cet homme austère, au caractère bourru, et à l'aspect quelque peu rugueux des premiers pastoriens, qui savait non seulement discerner le phénomène biologique et le restituer par l'image (ne dit-il pas un jour à Phisalix « commencez par dessiner ce que vous voyez ! ») fit toute sa longue vie le Bien, et le fit sans bruit, dans tous les domaines.

Permettez, au Professeur de Médecine du Travail que je suis, de rappeler que le « Traité d'Hygiène Militaire » (1896) de Laveran, l'a amené dix ans plus tard à rédiger un rapport sur « l'Hygiène de la Boulangerie » (1909) et qu'on lui doit ainsi l'introduction du pétrin mécanique dans la fabrication du pain.

Il y aurait encore bien des choses à dire : elles seront dites.

Permettez-moi, Excellences, Mesdames, Messieurs, pour conclure, de dire que l'œuvre de Laveran se poursuit, par des réflexions rénovées et à travers des réalisations techniques rajeunies, dans l'étude moderne du paludisme à laquelle vous vous livrez à l'aide des moyens de notre temps, et qui se nomment : microscopie électronique, biochimie, immunologie, épidémiologie contemporaine.

L'histoire d'Alphonse Laveran, elle non plus, n'est pas terminée, car à travers vos travaux d'aujourd'hui, vous allez continuer — comme tout historien, ou élément de l'histoire —, à dialoguer avec cette grande ombre qui n'a plus de voix.